

DU MEME AUTEUR

- Simples vies sur la Butte (Éditions Édilivre)
- Cherbourg avait raison (Éditions Édilivre)

Xavier Rogé

LOUISE
À MONTMARTRE
ET L'AU-DELÀ

Roman

© Xavier Rogé 2018
ISBN : 978-1-71783-292-4
Imprimé par Amazon

I

C'était une fin d'année très froide. On était à quelques jours des fêtes et il fallait que Louise se rendît comme d'habitude, à son travail commençant normalement à 8h30. Cette activité ayant lieu à Poissy, elle était obligée de se lever avant six heures de façon à préparer sa gamine et la conduire chez la nounou.

Après tous ces préparatifs elle descendit la petite portion de la rue Lepic qui la séparait de l'appartement de l'assistante maternelle, avec Maude dans les bras, bien emmitouflée et dormant encore profondément. Elle fit très attention à ne pas glisser sur le trottoir qui avait ce jour là des reflets luisants. Chaque matin elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver ce petit pincement de cœur quand la porte se refermait sur l'enfant, se sentant plus seule que jamais et la tête pleine de tant de questions qui la préoccupaient indéfiniment. C'était sa vie quotidienne, morne et vide de sens depuis que Samuel avait disparu en lui laissant cette petite qui vint des mois après. C'était la conséquence d'une nuit folle à laquelle elle repensait si souvent. Elle n'aurait jamais pu imaginer qu'il fût anéanti dans un accident aussi stupide dès le lendemain. Le jour de sa disparition elle se demandait évidemment pourquoi il n'avait pas téléphoné aussitôt comme il le lui avait promis avant de partir, pourquoi le soir il n'était pas revenu comme prévu. Elle ne dormit pas de la nuit, pressentant la

catastrophe, le drame, l'inéluctable. Le pire était bien là et elle l'apprit le lendemain par les journaux.

Les faits étaient relatés en détail dans un journal du soir faisait l'objet d'un gros titre à la une : Samuel, après qu'il l'eût quittée s'était arrêté au premier bar en vue pour un café croissant. Lui vint alors l'idée d'appeler un collègue, habitant rue de Bruxelles, qui avait l'habitude de partir à son travail aux environs de cette heure là.

– Salut François ! Tu vas à St-Germain ce matin ?

– Oui, où est-tu en ce moment ?

– Pas loin de chez toi... tu pourrais me déposer à Marly ça m'éviterait de prendre le dur ?

– Pas de problème, je t'attends.

Ils prirent la direction de la Défense puis la route vers l'ouest et c'est aux alentours de Rueil qu'un poids lourds, pour des raisons que l'enquête eut du mal à déterminer, les percuta de plein fouet sur leur gauche. Le choc fut épouvantable et ses deux passagers furent complètement broyés.

Elle se remémorait ces événements pratiquement quotidiennement. Malgré ses efforts pour oublier, ce tragique passé l'obsédait. Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais tourner la page comme on dit habituellement. C'était d'autant plus dur pour elle que tout concordait initialement à ce que l'aventure qu'elle avait vécue avec lui devint un bonheur presque absolu. Il y a des attitudes et des comportements qui ne trompent pas. Elle n'avait aucun doute sur la sincérité de ce type qu'elle avait rencontré un samedi soir dans une discothèque à la mode. Elle y avait été entraînée par sa copine Sylvie et dès la première danse avec Samuel ce fut le coup de foudre.

Ce matin, par ce grand froid, elle se sentait particuliè-

rement déprimée. D'habitude, quand le temps était plus clément elle s'aventurait à pied jusqu'à la gare. Le trajet se faisait relativement vite : rue Tholozé, rue Lepic, place Blanche jusqu'à la rue d'Amsterdam, puis elle sautait dans ce vieux train, bien calée près de la fenêtre.

Aujourd'hui elle prendra le métro. En descendant la rue Ravignan elle sourit à la vue de cette vieille dont le visage est ridé telle une pomme reinette bien mure. Elle se souvint de la pauvre qui se dirigeait vers le bar en criant très fort : « Albert, un rhum ! ». C'était son petit déjeuner habituel. Louise, elle, prenait parfois de bonne heure un petit noir avec un croissant et cet Albert ne manquait pas de la draguer lourdement. Elle en eut finalement par-dessus la tête de ce gros connard comme elle disait et ne remit plus les pieds dans l'établissement. Quand elle descend à pied à la gare, c'est la grande Lola qu'elle rencontre. Elle se promène toujours nus pieds avec une robe genre « paréo ». Avec sa grande tignasse blonde tombant sur ses épaules elle se fait remarquer en s'exprimant fortement et on pourrait dire qu'en forçant un peu la voix elle pourrait se faire entendre au-delà du quartier. Mais, de cette grande Lola, elle apprend par la vendeuse de la boucherie de la rue Lepic que c'était un mec qui avait son numéro dans une boîte de travestis pas loin. Sur le coup, elle n'en crut pas ses yeux.

Aujourd'hui elle aspire particulièrement à sentir le souffle chaud de l'haleine des Abbesses émanant de cette bouche de métro qui lui est si familière. Elle se laisse donc avalée par son entrée béante, évitant l'ascenseur dont elle a toujours eu une sorte de phobie. Elle dévale l'escalier en spirale qui la met dans les entrailles de la terre car, à cet endroit, les voies passent au plus profond de la capitale.

Elle s'engouffre dans la première rame bondée. Les stations défilent : Pigalle, St-Georges (éternellement fermée) ND de Lorette, Trinité, St-Lazare, enfin, où elle n'a plus qu'à se hâter vers le wagon qui l'attend, toujours tracté par cette machine électrique qui remplace depuis peu la vieille souffleuse qu'elle a longtemps connue.

Elle a ses habitudes. Elle est même un peu routinière : c'est toujours le même wagon, le même compartiment, à la même place. Elle en a conscience mais ça la rassure et elle retrouve les mêmes voyageurs qu'elle connaît parce qu'ils travaillent dans cette même énorme boîte qui fabrique des automobiles. Ils se disent bonjour car il arrive souvent qu'ils se croisent aussi dans les couloirs de l'entreprise mais ils n'ont vraiment qu'un minimum d'échanges. Bien sur, ce sont pratiquement toujours les mêmes : celui qui a tout de « l'honnête homme » au sens du grand siècle. Coiffé d'un élégant chapeau mou, lunettes à grosses montures mise irréprochable, il est toujours impassible et la lecture de son habituel « figaro » ne le fait pas sourciller. Les deux autres sont visiblement compères et leurs conversations tournent principalement sur le foot quand ils ne passent pas en revue d'autres collègues qu'il est bon de critiquer pour se défouler...Il y a un quatrième larron au sujet duquel Louise se pose une question. Il semble complètement effacé, en dehors de la société, taciturne. Elle le croise souvent à la cantine où il est toujours seul à sa table.

Louise se cale, comme d'habitude, près de la fenêtre qui donne sur l'autre voie. Elle s'assied en s'appuyant de ses deux mains sur la banquette car elle est petite et ses deux pieds ne touchent pas tout à fait le plancher du wagon quand elle est assise mais elle s'en moque bien car elle sait qu'elle n'est pas laide. Elle a même une jolie frimousse

aux yeux pers souvent étincelants encadrés de ses deux mèches savamment peignées. Elle a pour elle un naturel avenant, simple, avec ce petit sourire en coin qui semble dire qu'elle n'est pas dupe. Elle a coutume de dire : « je connais la musique... ».

Le train s'ébranle doucement et, le front appuyé sur la vitre, elle contemple distraitement les énormes lettres « Paris saint Lazare », aux couleurs délavées sur ce fond gris crasseux, qui défilent à reculons jusqu'à disparition totale. La voie parallèle disparaît tout à coup sous la machine puis réapparaît, se mêle à d'autres voies sous l'effet de l'illusion optique. D'autres lignes encore nombreuses semblent se raréfier pour n'en laisser plus qu'une et c'est maintenant, dans une légère brume, le défilé de vieux immeubles banlieusards bordant le tout qui semblent prendre vie avant le lever du jour. Des fenêtres au loin s'éclairent, d'autres s'éteignent. Elle ne pense à rien. Elle dort encore à moitié. Les différentes petites gares défilent et les premières lueurs du jour semblent réveiller ses compagnons de voyage qui se mettent à dire quelques mots..

Ce sont les deux compères qui se lancent :

– Tiens ! je vais t'apprendre une nouvelle, dit-il à son voisin, tu te souviens d'Anaïs le souffre douleur de Fau-gias ?

– Oui, je savais qu'il avait retrouvé un emploi mais je ne sais pas où.

– Je vais te l'apprendre. Je l'ai rencontré par hasard au drugstore. IL avait l'air content de me voir car on a toujours sympathisé

– et alors ?..

– Je ne vais pas te faire languir : il est « lapin » chez

Chantal Goya. !

Evidemment, le collègue marque son étonnement, part d'un grand rire et s'empresse d'en faire un sujet inépuisable de plaisanterie.

– il y a beaucoup d'avenir là dedans. Tu commences lapin, après quelques années tu passes panda et tu peux finir loup !

Les deux compères ne cessent de s'esclaffer mais Louise, elle, ça ne la fait pas tellement rire. Elle a vu plusieurs fois combien ce pauvre Anaïs eut à subir les méchancetés et les quolibets de ses supérieurs et ce grand benêt rigolard et prétentieux qui lui lançait dans le couloir des archives : « Alors Anaïs, toujours heureux ? Tout dans la tête, rien dans le pantalon ». Ce jour là il avait été inspiré pour lui répondre : « oui et toi c'est tout le contraire ». Voilà pour l'ambiance dans la boîte. Il est vrai que le pauvre Anaïs en voyait de toutes les couleurs. Il était prêt à tout pour quitter ce milieu qui lui sortait par les yeux.

Pour une fois Louise voulut mettre son grain de sel et prit part à la conversation :

– Pour moi, il n'y a pas de sot métier. Je suis sûre qu'Anaïs, tel que le connais, il va certainement s'épanouir là-dedans.

– Vous avez certainement raison, et il y a sûrement une formation pointue de lapin...(grands rires qui suivent »

– Vous pouvez toujours dégoïser mais si vous trouvez génial ce que vous faites : aligner des chiffres à longueur d'année pour analyser des bilans à la con et peut-être truqués, sous la houlette d'un connard et d'un affreux comme Faugelas, alors je vous laisse y réfléchir.

– Oh ! Ne le prenez pas mal. On l'aimait bien Anaïs

– N'empêche que lorsqu'il s'agissait de se payer une

pinte de rire sur son dos vous n'étiez pas les derniers. Maintenant, il est dans une équipe de joyeux drilles et quand on sait le fric que gagne la compagnie, qu'en rentrant le soir après le spectacle c'est champagne au château avec toute l'équipe, vous, vous n'aurez jamais ça ni moi non plus.

Elle était contente de son intervention, cela l'amusait car elle savait combien ils se languissaient dans ce service du « contrôle central ». C'était vraiment un boulot de routine, sans aucun avenir ni aucun intérêt. Leur chef, le fameux Faugias, est aussi arrogant avec ses subordonnés que lèche-bottes avec ses supérieurs. Une fois, Louise le surprit à claquer des talons devant un directeur rencontré dans le couloir...Elle n'en croyait pas ses yeux car elle entendit nettement le petit « clac » de ses chaussures lui-santes comme il pourrait se faire entendre au deuxième régiment d'infanterie. Elle le voit comme s'il était présent : grand, visage affectant un air grave, la pédante satisfaction des imbéciles, et toujours mal habillé. Il se vante de ne s'habiller que sur mesure à « l'hirondelle » une boîte sur les grands boulevards. Son « sur mesure », on peut se demander si ça vaut la peine car le résultat est vraiment moche ; il a l'air lourd et mal ficelé. De temps en temps, pour jouer au grand chef, il affecte un air débonnaire pour faire croire qu'il est détendu alors qu'il est impossible que ça lui arrive. Il essaye de se rendre sympathique en parlant de ses achats de matériel photo et il semble qu'il ait investi des sommes considérables pour les résultats qu'on peut imaginer. Louise, ça la fait sourire car elle pense à un de ses oncles devenu un peu gâteux avec l'âge et qui ne prend que des photos de son chien sous toutes les coutures. Il a investi une petite fortune dans son

joujou...tout pour le clébard !

Dans le wagon il y en a un autre qu'elle observe discrètement. Elle le voit souvent au restaurant d'entreprise et, en quelque sorte, elle s'interroge à son sujet. Il a l'air d'un brave homme laminé par la société, complètement effacé, attendant que le ciel lui tombe sur la tête ; le genre corvéable à merci et c'est la réputation qu'on lui fait. Au restaurant il est toujours seul à sa table. Elle le voit, savamment appliqué, à disséquer son morceau de gruyère avec sa fourchette et son couteau. Cependant, ce qui la trouble, Louise, c'est le fait qu'il puisse jouir auprès de tant de gens qui le croise d'une sorte d'aura, de déférence inégalable se traduisant par des salutations empressées avec diverses nuances de ton dans leur intervention pour le saluer : « Bonjour, Monsieur Justin ! Comment va Monsieur Justin aujourd'hui ? ».

Cette attitude la fait penser aussi à celle de l'aide sociale de la maison de retraite qui s'adresse à la pauvre vieille en train de moisir dans son fauteuil. Elle se demande si de la part de ces intervenants il n'existe pas un désir inconscient de protection d'une partie de l'humanité souffrante. Quoiqu'il en soit elle ne critiquera pas, Louise, car elle n'a pas un gramme de méchanceté ou de mauvais esprit, elle ne fait qu'observer.

Il n'y a qu'une chose qu'elle ne peut pas souffrir : c'est le mépris, l'acte gratuit emprunt de méchanceté. Elle observe ça chez quelques compères dont ceux qui voyagent avec elle. Elle les surprend, quelques jours plutôt à éreinter une pauvre femme qu'ils avaient surnommée « Louis XI »....

Effectivement, cette dernière avait un profil curieux qui pouvait faire penser à une représentation de notre

vieux souverain dans les livres scolaires. C'était alors de multiples plaisanteries sur le physique de la pauvre femme objet de leurs sarcasmes. Ce qui choquait Louise c'est surtout le niveau de la plaisanterie qui, comme on peut s'en douter, se situait au-dessous de la ceinture. Elle réalisa à un certain moment que la conversation se situait autour du « triangle de Louis XI....Madame Germaine, de son vrai nom n'aurait pas du se douter qu'elle faisait l'objet de leur défolement mais Louise savait bien qu'il ne manquerait pas de bonnes âmes pour lui rapporter les faits ; ce qui est en fait encore plus vicieux.

Le trajet st-Lazare Poissy tire à sa fin. Elle voit arriver et s'asseoir en face d'elle un homme de taille moyenne, de mise simple, souriant, que les autres compagnons de voyage semblent complètement ignorer. C'est le choc immédiat ; elle ressent aussitôt cette légère secousse dans la poitrine, cette petite émotion inattendue. Il ressemble étrangement à Samuel mais ce n'est pas Samuel, bien sur. Elle a trop son aspect physique en tête pour en douter bien qu'elle l'ait connu si brièvement. Pourtant son attitude la trouble particulièrement. Elle ne le regarde pas fixement mais elle a le sentiment de l'insolite, de l'extraordinaire et elle a du mal à analyser la confusion de ses propres sentiments. Le train s'est arrêté. Les occupants, pour la grande majorité, des personnels de l'entreprise, se lèvent, descendent du wagon et se dirigent en troupeau vers les bâtiments au bout du parking. Elle suit des yeux l'inconnu un bon moment puis le perd de vue. Pourtant il n'y a pas foule. Elle a beau fouiller des yeux le groupe devant elle mais l'homme n'y est plus. Il est sans doute masqué par d'autres ; l'ensemble des passagers descendus du train n'est pas énorme, elle devrait cependant l'apercevoir. A-t-

il pris un autre chemin ? Elle ne se souvient plus de l'avoir croisé dans les couloirs, les bureaux ou même les ateliers de fabrication qu'elle connaît bien. Elle se dit qu'elle est victime de son imagination mais elle a du mal à faire le vide dans sa tête et elle s'efforce de penser à autre chose. Ce qu'elle vient de vivre lui revient comme un boomerang.

Son travail n'est pas inintéressant quoiqu'un peu monotone. La partie la plus attrayante consiste en études d'impact sur les actions publicitaires de la marque. Elle s'en acquitte avec soin sous les ordres d'un certain Jean Lemoine, un « moyen chef » au demeurant pas désagréable, mais d'un intellect très limité comme beaucoup de personnages de ce genre toujours prêt à faire de petites réflexions ayant essentiellement pour but de justifier ses prérogatives.

Après avoir gagné le hall d'entrée elle rencontre Lucie, cette collègue avec qui, elle, a tant d'affinités. Cette dernière s'ennuie dans un travail fastidieux sous les ordres de Faugelas. Ayant conscience du désappointement de Louise elle lui propose d'aller faire le tour des principaux ateliers avant de se mettre au travail. C'est une de leurs habitudes. Quand elle se sentent saturées par leur activité, elles lâchent tout pour faire un tour d'usine. Lucie aime voir le transfert des carcasses sur les chaînes de montage, le bruit des tôles sous presse, reprises par des robots, cette ambiance bruyante et besogneuse qui a le pouvoir, dans une certaine mesure, de la fasciner, de l'épater tout en lui procurant une légère appréhension et aussi cette sorte de peine qui se traduit en partie par sa compassion aux souffrances physiques de ce personnel attelé à son poste des heures durant avec si peu de répit journalier.

Louise reprend donc son travail avec un peu de retard. Lemoine lui en fait immédiatement reproche. « Alors, Madame Legal, vous avez vu l'heure ? » . Louise se rappela une réplique de Courteline dans une pièce de Boulevard qui l'avait tant amusée et spontanément elle lui rétorqua : « Monsieur, il était déjà trop tard pour que j'arrive plus tôt »... Cela déclenche des rires dans le bureau qui mettent fin à la scène.

La journée tirait à sa fin et elle se demandait si elle allait revoir le sosie de Samuel qui l'avait tant troublé. Elle reprit le train pour Paris accompagnée des mêmes, plutôt taciturnes dans leur coin car un peu fatigués de la journée.

En remontant la rue Ravignan elle tomba sur sylvie qui faisait plutôt grise mine bien qu'elle l'abordât cependant avec son habituel sourire.

Sylvie gérait un ensemble immobilier occupé par des artistes. Il était constitué de deux immeubles bas, d'un étage seulement, dont l'un bordait une grande allée arborisée de chaque côté , l'autre immeuble étant perpendiculaire au premier et situé au bout du chemin. A l'entrée et donnant sur la rue il y avait une petite maison basse qui servait de maison de fonction qu'elle occupait.

Elle était appréciée des occupants qui louaient son assistance et sa réactivité aux problèmes pouvant surgir dans la copropriété. Par contre, en ce qui la concernait personnellement, c'est-à-dire son propre budget familial, c'était plutôt une catastrophe. Elle était très dépensière et les fins de mois elle avait tendance à vivre aux crochets de son amie Louise qui compatissait plus que de raison et palliait systématiquement les défaillances de sa copine.

– Tu n'as pas l'air très en forme ce soir, lui dit-elle.